

**COMPTES-RENDUS  
BIBLIOGRAPHIQUES**

**1931. Les étrangers au temps de l'Exposition coloniale**, Gallimard-Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 2008, 191 p.

Le 6 mai 1931 fut inaugurée l'Exposition coloniale internationale de Paris, manifestation de prestige exaltant l'empire et grand succès car près de 8 millions de visiteurs se rendirent au bois de Vincennes où s'élevaient les pavillons. A la même heure quelque 3 millions d'immigrés, travailleurs, réfugiés politiques, se trouvaient en France. Les responsables de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration ont eu l'heureuse idée de rapprocher ces deux faits et d'organiser une exposition sur « 1931. Les étrangers au temps de l'exposition coloniale ». A cette occasion est publié un ouvrage collectif qui fait le point sur le sujet.

Les auteurs donnent des indications rapides sur l'exposition de 1931 et les 1000 à 2000 « indigènes » qui en assuraient l'animation. Puis sont présentés des développements généraux sur l'immigration. Le vocabulaire, les mots « étranger », « immigré », « colonial », « indigène », les concepts, surtout la distinction entre nationalité et citoyenneté, les modalités de contrôle des personnes sont clairement définis. De même sont analysés les aspects démographiques, le recensement de 1931, les modalités de naturalisation : l'année de l'exposition devinrent Français 11 626 hommes et 6 013 femmes. Ce fut aussi en 1931 que la France commença à ressentir les effets de la crise économique mondiale. Les licenciements et les rapatriements dont furent victimes les étrangers ralentirent les processus d'ascension sociale parfois en cours. La concurrence sur le marché de l'emploi stimula la xénophobie et le racisme. L'ouvrage étudie aussi l'engagement politique des immigrés, surtout chez les Italiens et les Russes juifs, souvent attirés par le Parti communiste. Les aspects sociaux et culturels inspirent des pages intéressantes, ainsi sur les mariages mixtes, l'Ecole de Paris, les musiques dites exotiques, surtout la biguine, la photographie, le sport. Des exemples significatifs portant sur des artistes ou des anonymes font l'objet de chapitres particuliers.

Les textes n'ouvrent généralement pas de perspectives nouvelles et constituent plutôt des mises au point nourries par une bibliographie déjà riche sur l'histoire de l'immigration. Si les arts plastiques sont très présents dans l'ouvrage, la littérature qui comptait alors des figures majeures, comme les Américains de la Génération perdue, les Russes blancs, bientôt les réfugiés allemands, est curieusement absente. Les notes, nombreuses, imprimées en caractères minuscules de couleur grise, sont presque illisibles. La lecture se révèle agréable ; les auteurs ont veillé à la précision et à la clarté. L'iconographie est excellente : l'originalité des documents, leur richesse, leur valeur d'enseignement, la mise en page constituent l'un des grands atouts de ce bel ouvrage.

Ralph Schor

**(Goussef) Catherine, L'Exil russe. La fabrique du réfugié apatride**, CNRS Editions, Paris, 2008, 335 p.

La France fut le pays d'Europe occidentale qui, après la Révolution de 1917, accueillit le plus grand nombre de Russes blancs, environ 80 000. Il fallut accueillir cette population nouvelle et lui conférer un statut juridique. Sous le coup de l'exil, l'identité des personnes concernées se trouva remise en cause, leur perception du monde et leurs réactions concrètes modifiées. C'est à l'analyse de ces réalités que s'est consacrée Catherine Goussef, chargée de recherches au CNRS et spécialiste de l'histoire de la Russie.

L'auteur brosse d'abord un portrait de groupe des exilés, arrivés pour les deux tiers d'entre eux vers la fin de la guerre civile, surtout en 1923, originaires des villes du sud de l'empire, composés d'hommes à 65 %, présentant généralement un bon niveau d'instruction-12 % étant passés par une école militaire. Paris où se concentrèrent de nombreux membres des anciennes élites prit rapidement figure de capitale de l'exil russe. L'insertion professionnelle des réfugiés se révéla plus ou moins laborieuse. L'image du Russe chauffeur de taxi, avec 4000 hommes exerçant ce métier, ne constitua pas un mythe. D'autres travaillèrent dans le textile et l'industrie automobile. Beaucoup se dispersèrent en province, à Marseille, ville de transit, sur la Côte d'Azur où les aristocrates avaient séjourné avant la Grande Guerre, en Moselle, dans le Loiret et le Rhône où un recrutement collectif fournit de la main-d'œuvre aux usines.

Catherine Goussef propose ensuite des développements très neufs sur l'action du Haut commissariat de la SDN Pour les réfugiés et de son animateur, Fridjof Nansen, qui, tout en ne craignant pas de heurter le nouveau régime soviétique et de protéger ses victimes, rechercha la conciliation ; ainsi il encouragea les retours jusqu'en 1924, avant de se rallier tardivement à l'idée d'une installation définitive à l'étranger. L'auteur analyse en détail les « institutions de l'exil ». Paris, ignorant le nouveau régime, maintint en effet sa reconnaissance de l'ancienne ambassade, puis créa en 1925 l'Office central des réfugiés russes qui joua un rôle administratif important en authentifiant les documents détenus par les réfugiés et en attestant leur qualité d'apatrides. Le Comité d'émigration fondé en 1924 défendait les intérêts des blancs et servait d'instance de liaison aux 325 associations qui lui étaient affiliées, cela en essayant d'aplanir les nombreuses dissensions séparant les réfugiés. Le Zemgor coordonnait l'action humanitaire.

Le livre, ouvrant nombre de perspectives intéressantes, montre que les Russes, souvent rassemblés autour de leur lieux communautaires, églises, écoles, bibliothèques, salles de réunion, furent aussi encadrés par la SDN, par les autorités françaises, par leurs organisations propres. Ces structures purent, selon le cas, atténuer le traumatisme de l'exil, enfermer les personnes dans une micro-société nostalgique du passé ou préparer une intégration en douceur. Car le destin des immigrés n'obéit pas à une règle unique, mais est constitué par la somme des multiples réactions représentant la diversité des hommes et des chemins qu'ils choisissent.

Ralph Schor

**(Goussef) Catherine, *L'Exil russe. La fabrique du réfugié apatride*, CNRS Editions, Paris, 2008, 335 p.**

La France fut le pays d'Europe occidentale qui, après la Révolution de 1917, accueillit le plus grand nombre de Russes blancs, environ 80 000. Il fallut accueillir cette population nouvelle et lui conférer un statut juridique. Sous le coup de l'exil, l'identité des personnes concernées se trouva remise en cause, leur perception du monde et leurs réactions concrètes modifiées. C'est à l'analyse de ces réalités que s'est consacrée Catherine Goussef, chargée de recherches au CNRS et spécialiste de l'histoire de la Russie.

L'auteur brosse d'abord un portrait de groupe des exilés, arrivés pour les deux tiers d'entre eux vers la fin de la guerre civile, surtout en 1923, originaires des villes du sud de l'empire, composés d'hommes à 65 %, présentant généralement un bon niveau d'instruction-12 % étant passés par une école militaire. Paris où se concentrèrent de nombreux membres des anciennes élites prit rapidement figure de capitale de l'exil russe. L'insertion professionnelle des réfugiés se révéla plus ou moins laborieuse. L'image du Russe chauffeur de taxi, avec 4000 hommes exerçant ce métier, ne constitua pas un mythe. D'autres

travaillèrent dans le textile et l'industrie automobile. Beaucoup se dispersèrent en province, à Marseille, ville de transit, sur la Côte d'Azur où les aristocrates avaient séjourné avant la Grande Guerre, en Moselle, dans le Loiret et le Rhône où un recrutement collectif fournit de la main-d'œuvre aux usines.

Catherine Goussef propose ensuite des développements très neufs sur l'action du Haut commissariat de la SDN Pour les réfugiés et de son animateur, Fridjof Nansen, qui, tout en ne craignant pas de heurter le nouveau régime soviétique et de protéger ses victimes, rechercha la conciliation ; ainsi il encouragea les retours jusqu'en 1924, avant de se rallier tardivement à l'idée d'une installation définitive à l'étranger. L'auteur analyse en détail les « institutions de l'exil ». Paris, ignorant le nouveau régime, maintint en effet sa reconnaissance de l'ancienne ambassade, puis créa en 1925 l'Office central des réfugiés russes qui joua un rôle administratif important en authentifiant les documents détenus par les réfugiés et en attestant leur qualité d'apatrides. Le Comité d'émigration fondé en 1924 défendait les intérêts des blancs et servait d'instance de liaison aux 325 associations qui lui étaient affiliées, cela en essayant d'aplanir les nombreuses dissensions séparant les réfugiés. Le Zemgor coordonnait l'action humanitaire.

Le livre, ouvrant nombre de perspectives intéressantes, montre que les Russes, souvent rassemblés autour de leur lieux communautaires, églises, écoles, bibliothèques, salles de réunion, furent aussi encadrés par la SDN, par les autorités françaises, par leurs organisations propres. Ces structures purent, selon le cas, atténuer le traumatisme de l'exil, enfermer les personnes dans une micro-société nostalgique du passé ou préparer une intégration en douceur. Car le destin des immigrants n'obéit pas à une règle unique, mais est constitué par la somme des multiples réactions représentant la diversité des hommes et des chemins qu'ils choisissent.

Ralph Schor

***Ricuperati (Giuseppe), Apologia di un mestiere difficile. Problemi, insegnamenti e responsabilità***, Laterza, 2005, 224 P.

Le langage porte au même titre que la biologie<sup>1</sup> témoignage d'une classification : langue courante et langue de spécialiste sont des outils finis dont l'histoire sort difficilement parce qu'ils sont des produits de la mémoire<sup>2</sup>. L'histoire devrait être fondée sur la prescription a-t-on pu écrire puisque sa temporalité est en quête de son point zéro<sup>3</sup>. Or, l'origine de celle-ci rappelle la tragédie de Sophocle sur la désobéissance d'Antigone au roi de Thèbes Créon qui avait interdit par un édit la sépulture de son frère<sup>4</sup>. Tout compte fait le travail de l'historien est une sorte d'acte sacerdotal qui doit assumer la responsabilité de faire revivre au présent les morts que le passé emprisonne ce qui le distingue du journaliste, aussi respectable qu'il soit, emporté dans l'immédiat<sup>5</sup>.

L'originalité du livre de Giuseppe Ricuperati tient dans l'histoire de l'historiographie, soit une approche qui permet de comprendre dans la démarche sa propre critique. Il y a ainsi réversibilité entre l'épistémologie de l'histoire et l'histoire de la philosophie. La distinction

---

<sup>1</sup> Armand de Ricqlès, *Chaire de biologie historique et évolutionnisme*, Leçon inaugurale au Collège de France, Paris, 1996, 14 p.

<sup>2</sup> Jose Gentil Da Silva, *Lexique, temps, histoire. Etudes méthodologique de la matière historique d'un témoignage dur Utopia. Les actes du notaire-chancelier Giovanni Battista Aliprandi 1625-1635*, Paris, 1970, p. 188

<sup>3</sup> Michel Serres, *Rome, Le livre des fondations*, Paris, 1983, pp. 59-77

<sup>4</sup> Sophocle, *Antigone*, Robert Pignarre (ed.), Paris, 1964, pp. 69-101

<sup>5</sup> Giuseppe Ricuperati, « *In margine a Rivoluzione e reazione fra Liguria e Piemonte (1796-1799)*. Oltre la retorica dello stupore (ed altre retoriche) », dans *Rivista Storica Italiana*, 2004, III, p. 1119

entre l'usage privé et l'usage public de la science date de 1784 suivant la définition qu'en donna Emmanuel Kant. Mais le mot d'*Illuminismo* naquit en Italie seulement au début du XX<sup>ème</sup> siècle pour rendre le sens d'*Aufklärung* à l'occasion de la traduction de la philosophie allemande. De la remise en cause des origines du cosmopolitisme est venue la crise de conscience européenne suivant l'expression employée par Paul Hazard en 1935. C'est à ce défi qu'a essayé de répondre le courant historiographique antifasciste en Italie au premier rang desquels Gaetano Salvemini et à sa suite le jeune Franco Venturi<sup>6</sup>. La Résistance en Italie put tenir dans ses rangs tant des partisans libéraux que marxistes puisqu'il s'est agit d'une culture d'opposition se rejoignant dans une certaine idée de la nation italienne jusqu'aux querelles de l'après-guerre. Ainsi en 1947 en tant que membre du parti libéral et membre du Comité national de Libération Benedetto Croce créa à Naples *L'Istituto italiano per gli Studi storici* dont la présidence fut confiée à Federico Chabod<sup>7</sup>. L'Holocauste a démultiplié l'attente d'Israël d'autant plus que l'histoire du peuple juif est dans l'Histoire peut-être celle qui fut la plus réfractaire à sa sécularisation parce qu'elle seule était considérée comme sacrée. Au fond la conscience du provisoire dans la recherche historique joue le rôle d'un filtre subjectif qui valide sa pertinence scientifique<sup>8</sup>. En France il n'y a pas d'histoire plus contemporaine que celle qui consiste à plonger les professionnels de la discipline dans la vie publique et ce depuis les plus âpres débats sur le négationnisme<sup>9</sup>. L'appropriation du lien entre mémoire collective et mémoire individuelle est donc assez généralement topographique<sup>10</sup> en gardant ouverte l'interprétation des diasporas, errants et nomades. Pour Giuseppe Ricuperati c'est donc essentiellement la notion d'histoire publique qui est à repenser. D'abord par le biais des revues spécialisées dont la floraison date de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et s'étendit partout jusqu'à constituer une sorte d'oekoumène international des historiens. Mais aussi de la littérature particulièrement active dans l'Italie d'après la seconde guerre mondiale avec le courant pessimiste d'Alberto Moravia avec les *Indifferenti* ou d'un Italo Calvino natif de San Remo qui fit en 1953 le récit de ses errements dans l'armée italienne à Menton en 1940 qui commandèrent son adhésion dans la Résistance<sup>11</sup>. Enfin il y eut le cinéma réaliste d'après guerre à la suite de Vittorio de Sica. On peut presque retenir comme théorème que c'est lorsque la société civile va mal que l'histoire se montre la plus audacieuse. Ainsi du renouvellement, au tournant de ces mêmes années 1950-60, de l'historiographie et plus particulièrement les premières publications de *L'Istituto per la storia des Risorgimento italiano. Comitato di Torino* et l'enquête statistique réalisées à partir des données administratives disponibles dirigées par Carlo Maria Cipolla sous le titre d' *Archivio economico dell'unificazione italiana* pour l'ensemble de la péninsule<sup>12</sup>.

Cette quête d'un espace public conduit ensuite Giuseppe Ricuperati en un vertigineux exercice à confronter l'universalisme et la globalisation. On peut souligner que la première universalisation eut affaire avec les notions de carrefour et de confins dont les élans messianiques défièrent au XIII<sup>ème</sup> siècle la fixité des frontières, qui assemblaient et disloquaient les pays français, hispaniques et italiques. Mais c'est l'attitude offensive sur le double front protestant et turc qui conduisit Giovanni Botero à délimiter un arc latin correspondant aux pays riverains du bassin occidental de la Méditerranée d'après leur

---

<sup>6</sup> Giuseppe Ricuperati, « Définir les Lumières : centres et périphéries du point de vue européen, cosmopolite et italien », dans *The eighteenth century now : boundaries and perspectives*, 2005, 10, pp. 318-321

<sup>7</sup> Benedetto Croce, *Histoire de l'Europe au dix-neuvième siècle*, 1953, trad. Fra ., François Bedarida, Paris, 1959, pp. 9-30

<sup>8</sup> Yosef Haym Yerushalmi, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, Paris, 1994, pp. 93-120

<sup>9</sup> Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire. Un Eichman de papier*, Paris, 1994, 225 p.

<sup>10</sup> Jacques Le Goff, *Histoire en mémoire*, Paris, 1988, pp. 169-171

<sup>11</sup> Ettore Janulardo, « Calvino : gli avanguardisti a Menton », dans *Recherches Régionales*, 2005, 178 pp. 81-85

<sup>12</sup> Thierry Couzin, « Originalité en politique : le cas du Piémont dans la naissance de l'Italie (1831-1848). Gouverner le royaume de Sardaigne à l'époque de Charles-Albert », Zürich, 2001, p. 203

soumission au concile de Trente. De la sorte l'Amérique devint latine trois siècles avant que Napoléon III ne la désigne comme un ensemble<sup>13</sup>. Et c'est sur ce terreau que se construit la *World History* inaugurée par Immanuel Wallerstein. Après les errances de l'occidentalisme d'Alan Bloom, le maître de Francis Fukuyama lui-même responsable du *Policy Planning* de Georges Bush, elle a retrouvé un second souffle tout récemment avec la tentative de John H. Elliot visant à un décloisonnement des histoires nationales au bénéfice d'une approche des Amériques dans le cadre de leurs métropoles dans une perspective synchronique<sup>14</sup>.

Giuseppe Ricuperati fait un usage de l'identité qui lui permet d'aborder le problème de la laïcité d'une part et d'autre part la différence entre le pluralisme et le multiculturalisme. Tandis que le premier modèle fut celui des Etats-Unis *de facto* dès la déclaration de James Madison en 1787 avant d'être le produit d'une idéologie progressiste au début du XXème siècle<sup>15</sup>. En ce début du troisième millénaire la tolérance dans la coexistence des groupes minoritaires, féministes<sup>16</sup> et homosexuels<sup>17</sup>, sociaux, division en classes et confessions, ethniques. Quand aux migrants d'origines diverses le dilemme se pose y compris en Europe à propos de leur installation dans l'espace segmentaire des agglomérations<sup>18</sup>. Le multiculturalisme à l'euro-péenne reste en somme à inventer<sup>19</sup>. C'est sur cette note tournée vers l'avenir que Giuseppe Ricuperati clôt son ouvrage difficile parce que finalement exigeant quant à sa vision du métier d'historien.

Thierry Couzin

**Barelli (Hervé), *Raves, beurre & pissalat. Histoire du congrès et du siège de Nice, de leurs antécédents et de leurs conséquences (1516-1679)*, Nice, Serre, 2008, 301 p.**

Hervé Barelli, conseiller pour le patrimoine niçois auprès du directeur central des affaires culturelles de la ville de Nice, vient de signer un nouvel ouvrage sur l'histoire de la ville. Après notamment une *Histoire de l'identité niçoise* en 1995, le *Vieux-Nice : guide historique et architectural* en 1997, "*Pépin*" *Garibaldi. Le héros niçois* en 1998, l'auteur renoue avec les symboles niçois en livrant un récit et une histoire du siège et du congrès de Nice. Si l'on ressent une impression à la lecture de cet ouvrage, c'est sa complétude. On l'ouvre pour connaître un épisode de l'histoire niçoise, lui vous offre aussi bien une vision au ralenti d'événements connus (en ayant pris le soin de compiler, de comparer et critiquer des sources disparates) qu'il vous ouvre à un contexte et à un univers très large dans l'espace et dans le temps. Ainsi en refermant la dernière page de l'ouvrage, on a le sentiment d'avoir lu l'histoire des relations entre Charles Quint, François I<sup>er</sup>, le pape, la famille de Savoie et l'Empire ottoman de l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle à bien au-delà de la mort des protagonistes. Ce livre resitue les guerres d'Italie telles qu'elles sont perçues et vécues par le Sud de la France et le nord de l'Italie, non pas comme des expéditions depuis la cour de Fontainebleau, de Paris et de leurs environs. Il évalue les forces en présence, les tactiques militaires, les atouts et

<sup>13</sup> Thierry Couzin, « Un chapitre d'histoire intellectuelle », dans *Recherches Régionales*, 2008, 190, p. 29

<sup>14</sup> Cecil Vidal, « La nouvelle histoire atlantique. Nouvelles perspectives sur les relations entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques du XVème au XIXème siècles », dans *Revue internationale des livres et des idées*, 2008, 4, pp. 23-28

<sup>15</sup> Olivier Zunz, « Genèse du pluralisme américain », *Annales E.S.C.*, 1987, 2, pp. 429-442

<sup>16</sup> Elvan Zabunyan, « La conscience féministe noire, ou la radicalité d'une pensée contemporaine », dans *Revue internationale des livres et des idées*, 2008, 6, pp. 38-41

<sup>17</sup> Maxime Cervulle, « Où sont les folles ? », *Ibid.*, pp. 42-45

<sup>18</sup> André Gastaud, « Monaco, Beausoleil face à l'immigration italienne (1860-1930) », dans *Recherches Régionales*, 2005, pp. 81-88

<sup>19</sup> Gérard Noirielle, *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIXème-XXème siècle*, Paris, 1992, 448 p.

faiblesses topographiques des lieux, il ose aussi analyser ou entrer dans la psychologie des personnages d'après ce que l'auteur a pu glaner dans les récits du temps. L'on aimerait parfois un renvoi précis aux sources et aux ouvrages utilisés, savoir ce qui permet d'entrer dans le psychisme des personnages en présence, mais le but de l'auteur n'est pas là. Il s'agit de réaliser une synthèse claire sur ce qui fut l'un des grands épisodes de l'histoire de Nice. Le tour de force a été atteint. Cet ouvrage est doté d'annexes, index, d'une chronologie et d'une bibliographie. Il est doté de précieuses cartes dont on regrettera simplement la qualité de reproduction qui ne rend pas justice à leur valeur et au travail qu'elles ont dû demander.

Hélène Cavalie

**Pairault (Louis-Gilles), *Sur les traces d'un héros niçois. De l'abeille au ruban bleu*, Nice, Serre, 2008, 112 p.**

Le directeur des Archives municipales de Nice, Louis-Gilles Pairault, conclut le cycle d'hommages à Joseph Garibaldi à l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance le 4 juillet 1807 en offrant un beau livre vraisemblablement dans la lignée de l'exposition qu'il a organisée en septembre 2007 à la Bibliothèque Louis Nucéra. Il fait d'un sujet historique un beau livre d'art, un catalogue d'exposition où se côtoient portraits, miniatures, médailles, archives, photographies, aquarelles, gravures, tableaux, extraits de journaux, pour la plupart conservés à Nice. Ce musée Garibaldi de 111 pages n'a d'autre but que de raconter l'histoire de Nice au XIX<sup>e</sup> siècle durant la vie de Garibaldi, une ville entre les symboles de l'Empire (les abeilles) et de la monarchie sarde (et son ruban bleu). Il n'est pas question ici de retracer la vie de Garibaldi, elle n'est qu'évoquée et prétexte à connaître la ville à laquelle était attaché le grand homme. L'ouvrage est mené à la manière d'un documentaire employant le ton épique lorsqu'il s'agit de Garibaldi et didactique lorsqu'il s'agit de l'histoire de la ville. Les deux sujets sont traités en parallèles comme deux expositions, et se rejoignent parfois à la faveur d'une arrivée de Garibaldi à Nice. Ouvrage écrit pour les Niçois qui connaissent déjà l'histoire du héros des Deux Mondes, la vie de celui-ci est évoquée plus qu'expliquée. Ainsi ne saura-t-on rien d'exact sur ses années d'émigration. Sa vie n'est détaillée que lorsqu'elle touche de près à Nice ou à l'épopée de l'unification italienne entre 1848 et 1870 au moment où le sort de sa ville natale oscille entre la France et l'Italie. Tout se déroule par double page avec une image, un épisode ou un lieu. Le texte, au service des images et des documents, leur sert de notice explicative. A la manière d'un feuilleton, il introduit les sources et épisodes de l'histoire et permet de les lier : documents de presse, représentations, documents d'archives d'époque. Il en découle quelques difficultés à suivre un récit qui fait mourir l'épouse de Garibaldi avant de la revoir vivante quelques pages plus loin, qui passe aisément d'une décennie à l'autre en revenant à loisir en arrière et en avant. L'histoire semblera décousue aux néophytes mais fera le bonheur des initiés de l'histoire niçoise.

Hélène Cavalie